

De mes propres yeux,
j'ai vu dans le désert un homme lent
dépasser un autre qui se pressait.
Le cheval rapide s'écroule,
tandis que le chameau va lourdement
sans s'arrêter.

Saadi

J'avais environ cinq ans lorsqu'un jour ma mère m'emmena avec elle au souk des tissus. Ceux-ci, en tous genres, étalaient leurs mille nuances dans la succession des échoppes ouvertes, sans vitrines, et surélevées par rapport à la rue. Le vendeur faisait asseoir son client sur un tapis, et déballait ses marchandises. Dans notre ville où domine la couleur ocre, ce souk était comme un jardin multicolore, un lieu rare ne ressemblant pas aux autres souks. Les tissus, enroulés sur une planche de bois, étaient pour la plupart importés d'Asie.

Ma mère fit son choix. Il s'est trouvé que la longueur qui lui était nécessaire correspondait à la fin du rouleau. De la planche de bois, une grande image tomba et le ven-

Si loin de l'Euphrate

deur me l'offrit. J'y découvris le visage lumineux d'un bel enfant asiatique. Je ressentis une joie immense. Était-ce le fait de posséder une image ou le visage heureux de cet enfant qui m'émerveillait ?

Je suis rentré chez moi en tenant cette image aux couleurs vives comme un trésor précieux. C'était la première fois de ma vie que j'en possédais une. Nous vivions dans une ville sacrée où l'image était totalement absente. Elle est mal vue en Islam, surtout l'image d'un être vivant, à cause de l'idolâtrie des tribus arabes antéislamiques. Comme Nadjaf, notre ville, était à l'écart en bordure du désert, il y avait peu d'importations, si ce n'est de l'essentiel. A la maison, il n'existait qu'un seul livre, calligraphié à la main, le Coran. Il ne comportait bien sûr aucune image. Dans les années cinquante, à Nadjaf, il n'y avait ni magazine, ni cinéma, ni télévision. Les enfants de mon âge n'avaient aucun moyen de voir des images, je n'en avais jamais vu d'autre.

Je tenais cette image unique du bout des doigts comme une relique fragile. Je dormais avec elle. Je l'emportais partout. C'était mon sujet de conversation avec les enfants. C'était mon seul jouet. Nous n'en avions pas d'autres que ceux que nous fabriquions nous-mêmes avec des boîtes de conserve ou bien les grandes fourmis noires qui traversaient la cour de notre maison et à qui nous faisons transporter des miettes de pain.

Trois jours après cet événement, je me trouvais avec cette image-visage dans la rue. Soudain, un homme maigre, haut, au visage sec, s'arrêta, se pencha vers moi et me demanda de lui donner mon image. Je la lui tendis. Il la regarda et la jeta brusquement dans une petite flaque d'eau boueuse, l'enfonça avec son pied et s'en alla. Stupéfait, paniqué, je la retirai de la boue en pleurant et courus vers

Si loin de l'Euphrate

la maison. Ma mère me consola et essaya de la nettoyer en la passant sous l'eau propre. Mais l'image imprimée sur papier glacé avait perdu son éclat brillant et ses couleurs vives. Des rayures et des cassures dans le papier froissé faisaient apparaître des lignes blanches et des craquelures où l'on devinait maintenant à peine le visage angélique de l'enfant. Celui-ci faisait place à une sorte d'écriture blanche, illisible. J'ai été profondément choqué et ému. Avais-je eu affaire à un fou ou à un iconoclaste ?

Je ne pensais pas alors que cette image allait s'inscrire avec autant de force dans mon cœur, et que cette écriture se dégageant de l'image me poursuivrait jusqu'à aujourd'hui où toutes mes calligraphies ne sont que la recherche de l'image perdue.

Je ne sais pas exactement quand j'ai vu pour la première fois une calligraphie.

Je pense qu'elle était en moi depuis ma plus tendre enfance, à l'époque où ma mère me portait sur son épaule, dans le parcours quotidien vers le marché. Noyés dans la foule, nous traversions la grande mosquée d'Ali et mes yeux faisaient face à de monumentales calligraphies décorant les murs de céramique. Je découvrais des lettres blanches et jaunes enchevêtrées sur un fond bleu et vert. Comme j'étais petit, ces calligraphies, bien que déjà grandes, surgissent dans ma mémoire d'une taille gigantesque. Je revois aussi mon éblouissement pour le contraste entre la vieille ville en briques, aux ruelles étroites et sombres face à l'espace de l'immense cour de la mosquée colorée avec ses arcades bleues qui se succèdent comme les vagues de la mer.